

Galerie des portraits

Philippe Séguin ou la transparence et l'obstacle

Il y a toujours, dans une vie, dans un parcours plus ou moins long, et celui de Philippe Séguin sera brutalement écourté, un marqueur, une scansion qui ordonne le mouvement, lui donne son rythme et sa cohérence.

Chez Philippe Séguin, le souffle qui gonfle les voiles, la dynamique qui fait bouger les lignes, c'est une conviction qui restera sa référence constante : une volonté plus forte que le destin, sur un chemin de transparence. Et on retrouve ce credo à chacune des grandes étapes de sa vie publique : son passage à l'ENA, son engagement politique, enfin, son retour à la carrière administrative.

La phase de l'ENA est, sans doute, la plus révélatrice de cette vie menée tambour battant. L'École représente, alors, un mythe absolu. Le concours domine le panorama des Grandes écoles. Il passe pour le plus difficile, le plus sélectif et, aujourd'hui encore, Michel Drucker dont le frère avait été élève, avant Philippe Séguin, le qualifiait récemment d'« Everest »!

La réalité est plus modeste. C'est celle d'un concours de niveau moyen, mais entouré d'un mystère propice au mythe, avec, il y a quarante ans, un nombre de lauréats limité à soixante, la plupart parisiens, issus de Sciences Po de Paris. La province ne pouvait que béer d'admiration devant une institution nimbée de mystère, mais dont tout le monde savait ou croyait savoir qu'elle formait des technocrates à vocation ministérielle.

Philippe Séguin s'est forgé une conviction : il démentira son destin d'instituteur du Var, sans doute, diplômé de l'IEP d'Aix, mais parfaitement au courant du très faible nombre de ses pairs, entrés à l'ENA. Qu'à cela ne tienne ! Le Petit Chose de l'E.N.I de Draguignan fera ses preuves. Et c'est vrai qu'au troisième essai, en 1967, il est sur la liste, pas dans les premiers, mais, enfin, il entre.

A l'École, sa volonté de réussir, de se faire reconnaître est encore manifeste. La route doit donc être droite et les obstacles balayés par sa volonté. Et c'est le cas, devant les élèves qu'il découvre, rue des Saints-Pères. Il trouve là Jacques Attali, sorti major de l'X et qui a passé le concours de l'ENA, alors qu'il aurait pu entrer sur titre, sans parler des élèves « bien nés » dont la destinée manifeste est de s'emparer des premiers postes du classement : Étienne Pflimlin, X et fils de Pierre Pflimlin, dernier président du Conseil de la IV^{ème} République, Louis Schweitzer, fils de Pierre-Paul, directeur du FMI, qui redouble pour cause officielle de jaunisse et qui retrouvera ainsi le classement dicté par son statut social, fût-il par la suite marqué à gauche. Mais l'ordre établi n'est pas forcément de droite...

Il en faut plus, toutefois, pour décourager Philippe Séguin qui va s'imposer comme l'un des meilleurs stagiaires. À Bourg-en-Bresse. Il

organise les journées régionales de Rhône-Alpes, soit huit départements et une bonne douzaine de stagiaires. C'est le succès et, en même temps, un trait de caractère : Philippe Séguin réussit mieux sur le tas, avec le temps que sur la copie blanche, en cinq ou sept heures. Il obtient une note de stage - 44 -

parmi les meilleures, cad une note d'aptitude et tout le monde sait que le stage fait le classement. Son aptitude à se mouler dans le système, portée par une volonté sans faille, s'impose encore pendant l'introuvable scolarité de l'ENA. Pas de programme, pas de travaux personnels, pas d'enseignants dignes de ce nom, trois épreuves écrites, dites de classement, en fait, des rapports de gendarmerie. On en a tiré les

leçons puisqu'aujourd'hui, on recrute dans des agences de placement. Philippe Séguin accepte le système et rend les notes demandées. Il s'agit toujours d'avancer sur une route dégagée des obstacles et il a fait sienne la consigne, inscrite en haut, à gauche des copies, de l'institutrice de Fabius : « Fais bien ce que tu fais ».

Toujours au nom de la transparence, le gaulliste Séguin aurait, sans doute, voulu rencontrer le général de Gaulle. Il devra se contenter, en 1968, année du stage, d'un baron du mouvement, Roger Frey. Sorti à la Cour des comptes, la grande aventure commence, modestement, comme collaborateur du Premier président, Désiré Arnaud, qui le charge de la revue de presse...

Coup de fil de Jobert, secrétaire général de l'Élysée : il faut un chargé de mission. Ce sera Séguin. Tout s'enchaîne : le RPR en fait le directeur de cabinet de Christian Poncelet, ministre des Relations avec le parlement et, en 1978, Poncelet lui confie la première circonscription des Vosges.

Il n'y a décidément rien de commun entre les deux hommes, l'un venu des rivages de Syrtes, l'autre des brouillards de Remiremont, l'un, ancien contrôleur des PTT, maçon comme il se doit, l'autre méditerranéen de sensibilité rousseauiste. Poncelet l'engagerait-il dans un piège ? La ville d'Épinal est passée à gauche, en 1977, avec un maire destiné, dans le « shadow cabinet » de Mitterrand, à prendre le portefeuille de la Forêt.

Philippe Séguin va mener une campagne exceptionnelle, une campagne de cages d'escalier dans des quartiers d'Épinal déjà ravagés par la crise du textile. Les usines en dents de scie du groupe Boussac, dans la vallée de la Moselle, ferment et seront rasées. Mais il en faut plus pour arrêter Séguin qui avale les cages, frappe, annonce sa qualité et racontera les trois cas de figure de sa croisade : la première porte reste close, la deuxième s'ouvre et il parle sur le paillason, la troisième le fait entrer et il cause sur la table en formica. Et il gagnera.

Séguin, armoire à glace, déjà, regard de braises venu de sa Tunisie natale, séduit les Vosgiens qui l'éliront député pendant vingt-deux ans et quatorze à la mairie d'Épinal. Il réussit ce qu'un ancien collaborateur de Pompidou, comme Séguin, ne saura jamais faire : Lionel Stoléro échouera à s'implanter dans les Vosges, après le décès de l'homme fort du département, l'ancien ministre Lemaire.

Revenu à la Cour comme Premier président, Philippe Séguin suivra la même voie: il s'affiche, communique, rénove la maison pour sortir de l'ornière du *Rapport annuel*, inventaire à la Prévert des gabegies de l'État, et s'engage dans de véritables enquêtes qui ne font pas toujours plaisir au pouvoir quand il dénonce la politique d'aliénation du patrimoine de l'État, quand il fustige l'impréparation des politiques de réduction des effectifs.

- 45 -

Ces voies droites, défrichées par la volonté de Séguin, ont-elles recelé des obstacles qui auront raison de sa volonté de transparence ? Il est vrai : pourquoi quitte-t-il les Vosges qui l'ont élu fidèlement député-maire d'Épinal ?

Cette porte qui claque sans raison donne le sentiment du dépit amoureux, venu d'ailleurs et non de ses électeurs vosgiens. L'interrogation rebondit avec sa candidature à la mairie de Paris, en 2001, alors même que le piège est béant, contrairement à Épinal, et va se refermer sur lui. Il est finalement tête de liste dans le XVIII^{ème} arrondissement, celui de Vaillant et Jospin, alors que le terrain est miné par la candidature de Jean Tiberi, maire sortant, et l'incapacité de Michèle Alliot-Marie, N°1 du RPR, à résoudre la contradiction.

Il ne manque plus qu'Henri Guaino, envoyé dans le V^{ème} où il se fait jeter et renvoyer à une liste unique avec la séculaire concurrente socialiste de Tiberi.

Philippe Séguin qui avait toujours cheminé sur une route droite, porté par sa volonté, s'enlise et donne raison à ses adversaires, Marie-France Garaud, à la langue bien pendue : « Séguin a plus grossi que grandi... »

Nouvelle source d'étonnement : pourquoi Philippe Séguin revient-il dans l'Administration pour être nommé Premier président de la Cour des comptes? Il n'ignore pas que les politiques de sa trempe nomment et décorent, mais ne sont jamais ni nommés ni décorés. Il y a une manière de suicide politique dans la nomination qui reconnaît le pouvoir de celui qui nomme sur celui qui accepte l'adoubement. Mais Séguin accepte ce statut de fonctionnaire nommé qui tire un trait définitif sur sa carrière politique, alors qu'il donne l'impression de ronger son frein et de ne pas avoir renoncé à un *come back*, par exemple dans le Gouvernement Fillon. Mais la fracture de 1995 n'est pas réduite et Séguin devra s'accommoder de cette robe à parements de fausse hermine, surmontée du grand cordon du Mérite qui a remplacé le Mérite agricole. Où est le destin de Philippe Séguin, celui-là même qu'il avait forgé pour dégager les obstacles et cheminer dans la transparence vers les sommets ?

L'ambivalence du personnage tient à cette hyper-complexion affective, confrontée au monde sans foi ni loi de la politique. Séguin reste un rousseauiste de la première heure. Lui et Jean-Jacques ont toujours eu une approche affective de l'engagement politique. Le second entend passionner l'individu pour en faire un citoyen. Séguin a toujours adhéré aux objectifs que sa nature lui commandait d'atteindre dans la transparence et non la compromission. Le prix à payer de cette adhésion affective, ce seront les coups de gueule de Séguin et finalement son départ sans raison des Vosges.

Dans une vie irradiée de lumière, celle de sa Méditerranée natale, il faut bien une zone d'ombre qui le différencie de ses illustres devanciers des Vosges, les Jules, Ferry et Méline qui, eux, dans la morosité du caractère acquis entre Remiremont et Saint-Dié, tiendront trente, voire quarante ans.

Jacques CHATELAIN